

# entretien avec Raymond Sarif Easmon

docteur en médecine, romancier, auteur de pièces de théâtre, essayiste.

*En tant que personne ayant consacré sa vie à la médecine et aux lettres, pourriez-vous dire lequel de ces deux intérêts a été le plus significatif pour vous ?*

J'ai fait ma médecine parce que mon père était docteur. J'ai toujours voulu suivre ses pas. J'ai fait mes études en Angleterre, à Newcastle-on-Tyne au Durham College of Medicine. J'ai bien réussi, et j'ai commencé à pratiquer la médecine. J'ai passé deux ans et quatre mois au « Colonial Government Service », et je suis ensuite passé à la clientèle privée. J'ai aimé et j'aime toujours mon travail, mais écrire est différent. La création littéraire est quelque chose que vous faites parce que vous devez le faire. Bien sûr, comme l'a dit le Dr Johnson, « seul un imbécile écrirait pour autre chose que de l'argent », mais je suis sûr que la plupart des écrivains ne seraient pas d'accord. Vous écrivez parce que vous en éprouvez la nécessité absolue. Ainsi, tandis que la médecine est une profession, le fait d'écrire est partie de vous-même.

*Pourriez-vous dire alors, que les deux activités ont comblé différents besoins dans votre vie ?*

Oui, je suppose que la médecine vous apporte le matériel brut : rapports avec les gens, expérience directe de la nature humaine.

*J'ai été intéressée par la description du Dr Philippe Cranley à la page 72 de votre roman **The Burn-Out Marriage** (1) : « C'est un créole, un artiste, dont les parents ont souhaité qu'il fasse sa médecine, car c'est une profession plus sûre. » Y a-t-il dans cette description un portrait de vous-même ?*

Non, pas du tout. Ma formation a commencé à l'âge de 17 ans. Je n'avais jamais pensé à écrire à ce moment-là. Il était pour moi naturel de faire ma médecine. Écrire n'était qu'une expression de ma personnalité intime.

*Qu'en est-il de votre goût pour la musique, qui s'est également développé tôt ?*



C'est aussi venu naturellement. Mon père était un très bon pianiste, ainsi que mon frère qui est mort très jeune. On ne m'a pas appris réellement à jouer du piano, c'est venu. Mais depuis que j'ai entrepris d'écrire plus sérieusement, je n'ai plus eu le temps de m'asseoir à un piano deux ou trois heures par jour. J'ai dû abandonner. Je n'en aime pas moins la musique. J'ai

# SIERRA LEONE

*N'est-il pas possible que quelqu'un ayant lu votre pièce **The new patriots** (2) puisse penser que vous penchiez vers l'élément créole, et que vous êtes peut-être plus critique vis-à-vis de l'autre ?*

Non, si vous considérez les personnages évoluant dans **The new patriots** ils sont du type de gens qui ont occupé des positions importantes dans le gouvernement à cette époque-là. Soyons tout à fait candides, la plupart d'entre eux savait à peine lire, et ne connaissait rien quant à la moralité publique, vous savez ! Les personnages de la pièce sont presque réels, et ils se sont conduits ainsi, non parce qu'ils étaient d'origine tribale ou à cause du contexte éducatif dans lequel ils s'étaient trouvés, mais parce qu'ils n'étaient pas au fait des charges qu'on leur avait données.

*En fait vous avez choisi de dépeindre les types de personnes dans un certain contexte et dans certaines conditions ?*

Oui, le personnage surgit du contexte quand vous écrivez une pièce. C'est ce qui vous intéresse le plus, ainsi que l'interaction des uns avec les autres qui les rend convaincants.

*A propos des techniques que vous utilisez dans vos pièces, vous considérez-vous comme un innovateur ?*

Ma première pièce **Dear Parent and Ogre** (3) n'était qu'un amusement. Elle n'avait aucun but social ou réformiste. C'était une comédie légère très amusante quand elle est bien jouée. C'était mon but. Un critique américain a alors dit de moi : « Cet auteur est un Noël Coward africain ». Non que je considère ceci comme un compliment, mais c'est effectivement une comédie légère. **The New Patriots** constitue une étude plus profonde, qui se veut une satire sociale. C'est un commentaire des époques que nous avons vécues. En quelque façon, c'est assez dur et malheureusement très prophétique.

*La bonne littérature est assez souvent assez dure, parce qu'elle choque. Je pense que cette pièce est destinée à devenir un classique dans toute l'Afrique. Bien que votre satire soit très mordante, vous êtes aussi très optimiste. Pourriez-vous faire un commentaire sur la remarque de la mère Barbara, p. 57 : « Tôt ou tard, les gens sortiront explosivement de l'actuel cauchemar. C'est tout notre espoir. » ?*

Oui, en dépit de tout on n'abandonne pas l'espoir. A ce moment-là, on n'avait pas prévu tout le sang qui serait versé. Quand j'ai écrit cette pièce, j'avais une part active en politique, essayant de nous débarrasser de quelques personnes qui n'étaient pas aptes à gouverner. Je n'ai jamais été un homme politique, mais j'ai milité. J'avais cet espoir, vous comprenez, que nous pourrions essayer de choisir des gens en qui nous aurions confiance. Il ne peut y avoir une telle disette de matériel humain, qu'il soit impossible de trouver une sélection

une collection de disques classiques, et je joue Bach, Beethoven ou Mozart avant de me mettre au travail le matin.

*Parlons un peu de votre roman, et des deux pièces de théâtre qui sont les plus connues. Dans **The Burnt-Out Marriage** l'influence créole semble être déterminante pour votre œuvre. L'héroïne est à la fois susu et créole, tout d'abord de par son origine, puis par éducation et type physique. Quelle est votre définition d'un créole dans le contexte sierra-leonais ?*

J'entends par-là quelqu'un qui ne parle pas de langues africaines, qui est généralement né et a été élevé parmi les créoles. Si je parle de créoles, il n'y a chez moi aucun préjugé contre les gens qui ne le sont pas. Si vous prêtez attention, vous voyez que je suis parfois très critique vis-à-vis des créoles. Vous devriez lire mes travaux plus récents. Ne jugez pas sur les anciens.

*Que pensez-vous du conflit interne des personnages ? Makalley ne montre pas de signes de conflit entre ses origines tribales et son acceptation des conventions créoles et occidentales. Elle marie heureusement les deux. D'autres personnages sont soit simplement créoles, soit d'origine purement africaine. Écartez-vous simplement le conflit parce que vous pensez que le sujet a été épuisé par d'autres écrivains africains, ou pensez-vous en fait qu'il n'y ait pas de problème ?*

Tout à fait franchement, je n'ai aucune différence d'attitude envers les créoles et les gens d'origine africaine. Je suis un mélange des deux. J'ai été à la « Prince of Wales School », où je me trouvais avec beaucoup de gens des provinces et des Musulmans. Tout enfant, j'ai passé trois ans en Guinée. Comme vous le voyez à travers mon roman, je donne beaucoup d'informations sur le contexte susu et sur les coutumes traditionnelles telles que l'organisation d'un harem. Vous ne direz pas que je n'ai pas traité la question fidèlement et sans préjugés.

(1) *The Burnt-Out Marriage*. Nelson 1967.

(2) *The New Patriots*. Longmans, Green & Co., Ltd. 1965.

(3) *Dear Parent and Ogre*. Oxford University Press 1964.

d'hommes aptes à entrer au Parlement et à diriger un pays. Et comme vous le savez, nous avons essayé plusieurs fois, et nous avons échoué. Partout en Afrique, on a essayé. Il y a des coups d'État militaires, on se débarrasse du gouvernement légalement élu, et il y a effusion de sang. Les soldats apparaissent plus corrompus et plus ineptes que les politiciens, et cette misérable comédie recommence avec plus d'effusion de sang. Nous n'avons qu'à continuer à espérer. Vous savez ce que j'avais l'habitude de dire : « Vous n'avez qu'à continuer à essayer de chercher des hommes capables, et à faire des élections générales l'une après l'autre. Si on n'obtient pas ce qu'on veut, on vote contre eux la fois suivante. » Je disais ceci en des temps démocratiques, quand nous ne savions pas que le suffrage en lui-même était une arme politiquement destructive. Maintenant, vous ne pouvez même plus voter pour personne. On n'a plus le droit de voter pour qui l'on veut au Gouvernement. Où va-t-on ? Je n'en sais rien.

*Nous avons parlé de votre roman, de vos pièces. Je crois que vous allez publier bientôt un recueil de nouvelles (4). Pouvez-vous nous en parler ?*

Oui. Actuellement, je pense que ce que j'ai fait de meilleur se trouve dans les nouvelles. Plusieurs ont été publiées dans des anthologies étrangères : allemandes, norvégiennes, américaines, anglaises, et je ne veux pas que cela continue. J'ai dit aux éditeurs : « Si vous voulez de mes nouvelles, publiez-les en un volume. » J'ai reçu une offre de Longmans sur laquelle je travaille actuellement. Après une très longue attente, j'ai enfin reçu les épreuves. J'ai rassemblé environ cinquante de mes nouvelles, j'en ai envoyé trente. Longmans en a choisi douze qui lui semblaient les meilleures, et l'on m'a dit : « Nous vous écrivons pour vous dire combien nous avons apprécié le recueil de nouvelles que vous nous avez envoyé et nous aimerions beaucoup publier vos travaux dans notre nouvelle collection **Drumbeat**. » Deux de mes romans devaient être publiés. L'un faisant 600 pages, j'ai dû le réduire. Je touche pratiquement à tous les aspects de la nature humaine. J'ai une si vaste expérience de la vie par la médecine, la politique. J'ai même été en prison...

L'une de ces nouvelles s'appelle **Under the Flamboyant tree**. Elle est née de l'expérience que j'ai vécue en prison. Elle ne se situe pas dans une prison, mais j'ai rencontré Tamu, le personnage principal, quand j'étais médecin des prisons. Un matin, comme je faisais ma tournée comme d'habitude, on m'appela au Bureau de l'Administration pour enregistrer de nouveaux prisonniers, constituer leur dossier, leur parler de leur catégorie de travail, les amener aux ateliers où j'ai examiné leurs machines. Puis, on m'a emmené à la cellule des condamnés et, à ma grande stupéfaction, l'homme qui devait être exécuté la semaine suivante, n'avait pas plus de quatorze ans. Il était accusé de viol et de meurtre. Il était susu, j'ai donc pu lui parler dans

notre langue commune, et j'ai compris l'histoire. Il ne s'agissait pas du tout de viol, il n'a pas forcé la jeune fille. Cela s'est passé dans une petite ville dans les provinces. Il était sorti avec elle tôt le matin, ils ont commencé à faire l'amour. La jeune fille s'est effrayée quand elle a entendu des gens venir. Il a simplement arraché une touffe d'herbe, et l'a enfoncée dans sa bouche pour l'empêcher de crier. Malheureusement pour lui, elle a étouffé et elle est morte. Si vous pensez au destin de ce garçon ! Il n'avait pas plus de quatorze ans, et personne ne semblait y avoir pensé comme à un être humain. Il a été jugé par un jury de douze hommes mûrs, condamné à mort par le président du tribunal. Il ne leur est jamais venu à l'esprit que ce garçon ne devait pas être pendu. Vous ne pouvez imaginer les ennuis que j'ai eus avec les autorités. J'étais un jeune homme très décidé à l'époque. Je fis venir le chirurgien spécialiste qui l'examina, passa ses os aux rayons X. Vous savez qu'à un certain âge les terminaisons osseuses se soudent. Nous avons finalement pu prouver que ce garçon avait moins de 15 ans, l'âge de la responsabilité criminelle. Nous avons ainsi pu le sauver. Ce genre d'expérience n'arrive pas à tout le monde, et, en un sens, je suis heureux de celles que j'ai eues, même lorsque j'ai été moi-même emprisonné. Tout contribue à élargir l'univers d'un auteur. C'est de l'eau à son moulin. C'est entré dans mes histoires ou dans mes pièces.

*Pouvez-vous dire que la nouvelle est le « genre » dans lequel vous vous sentez le plus à l'aise ?*

Je ne dirais pas cela. Je travaille plusieurs romans en ce moment. L'un d'entre eux s'appelle **A plague of diamonds**. Dans un roman la trame est beaucoup plus vaste et riche. Vous pouvez y étudier l'humanité en profondeur. Je ne sais pas quel âge j'avais quand je l'ai écrit. Aucun bon roman n'est jamais publié par un auteur en dessous de quarante ans. Il n'a pas assez d'expérience de la vie. Les romans plus tardifs sont meilleurs, croyez-moi. En ce qui concerne mes œuvres, les éditeurs m'ont envoyé des placards publicitaires, mais avons-nous ici des journaux qui fassent de bonnes critiques de nos œuvres ? Non, nous sommes absolument infirmes.

*C'est vrai, mais il est réconfortant que vous ayez encore une quantité de manuscrits à publier. Ainsi, nous n'avons fait qu'écumer la surface de votre travail.*

Oui, j'ai environ soixante volumes de manuscrits à publier. Les éditeurs cherchent à vous diriger dans une certaine voie, mais j'ai la mienne, et j'espère qu'ils l'apprécieront. Je ne sais pas si je vivrai pour voir mes travaux publiés.

**Propos recueillis par  
L. WRIGHT**

*Département des Langues Modernes  
Fourah Bay College, Sierra-Leone  
(Traduit de l'anglais).*

(4) 'The Fend' et autres nouvelles prochainement publiées par Longmans.